

PASTOUREAU, MICHEL. *Le Loup. Une histoire culturelle*. Paris, Éditions du Seuil, 2018, 160 p. ISBN 978-2-02-140395-4

Bertrand Bergeron

Volume 20, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1093926ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1093926ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, B. (2022). Compte rendu de [PASTOUREAU, MICHEL. *Le Loup. Une histoire culturelle*. Paris, Éditions du Seuil, 2018, 160 p. ISBN 978-2-02-140395-4]. *Rabaska*, 20, 326–329. <https://doi.org/10.7202/1093926ar>

PASTOUREAU, MICHEL. *Le Loup. Une histoire culturelle*. Paris, Éditions du Seuil, 2018, 160 p. ISBN 978-2-02-140395-4.

Je ne crois pas faire injure à Michel Pastoureau en affirmant que, dans le domaine de l'histoire culturelle des couleurs et des animaux, il est aussi connu, sinon plus, que le loup blanc. Cet historien ne s'intéresse pas à l'histoire naturelle proprement dite dont il fait l'une des branches d'une discipline autrement plus vaste et globale puisqu'elle se situe au carrefour des arts, de la littérature, de l'éthologie, de l'histoire et de l'ethnologie : l'histoire culturelle. Dans cette perspective, le loup n'est pas seulement un carnivore rusé et impitoyable qui parcourt les forêts ; il hante l'imaginaire de l'homme à travers les dictons, les proverbes, les superstitions, les croyances, les mythes, les contes et les légendes. Il est autant façonné par les discours qui le circonscrivent que par son habitat. Il est un être de mots avant que d'être un être de chair. Ceux qui le rencontrent en ont d'abord entendu parler. Que de fois l'homme ne crie-t-il pas au loup « en guise de passe-temps » comme dans la fable ? C'est dire le caractère obsessionnel de la relation qui s'est créée entre les deux.

Avec le corbeau et l'ours, il forme une triade d'un « bestiaire central » [qui réunit] « le sanglier, le cerf, le renard, l'aigle et le cygne. Par la suite sont venus les rejoindre quelques animaux domestiques, d'abord le taureau, le cheval et le chien ; plus tard, le porc, l'âne, le coq et quelques autres. À cette liste, il faut ajouter pour être complet une créature de fiction, le dragon (le plus grand des serpents) et trois animaux exotiques, le lion, l'éléphant et le singe. Soit au total une vingtaine d'espèces jouant un rôle de premier plan dans l'histoire culturelle européenne » (p. 9).

Animal mal aimé dans de nombreuses traditions occidentales, « nuisible de son vivant, inutile après sa mort » au dire de Buffon de qui on aurait espéré mieux, il aspire à enrichir la déjà longue liste des synonymes péjoratifs : féroce, cruel, mortifère, vicieux, lâche, ridicule, rusé, etc., en accumulant mauvais coups et comportements retors. On le dit parfois noir de pelage (ce qui est inexact) et on ne peut penser à lui sans l'associer au grand méchant du *Petit Chaperon rouge* de Perrault et des frères Grimm. Sur ce point, Pastoureau remet en cause de manière crédible l'interprétation psychanalytique de Bruno Bettelheim (*Psychanalyse des contes de fées*) de la couleur du chaperon de la fillette. Le rouge était la couleur des vêtements des enfants dans le monde rural afin qu'ils n'échappent pas à la surveillance des parents. Et l'historien d'ajouter : « Une explication savante est encore plus solidement fondée : celle qui associe la couleur du vêtement et le rouge de la Pentecôte. Une version ancienne précise en effet que la petite fille est née le jour de la Pentecôte » (p. 100). Et la métaphore de la perte de la virginité est récusée au motif qu'au Moyen Âge, la couleur de l'éveil des amours naissantes est le

vert et que le rouge en l'occurrence fait partie « d'une circulation entre trois couleurs : rouge, blanc, noir » (p. 102). Et de citer, preuve à l'appui, les cas de *Blanche Neige* (jeune fille blanche, sorcière noire et pomme rouge) et *Le Corbeau et le Renard* (oiseau noir, fromage blanc, renard roux). La liste de ces associations pourrait s'allonger encore.

La mauvaise nature du loup en fait le candidat idéal pour les métamorphoses animales (ou thériomorphisme) volontaires ou accidentelles : la lycanthropie. Le nom renvoie à Lycaon qui aurait servi de la chair humaine à Zeus qui ne l'a pas appréciée et aurait transformé le coupable en loup. Ce monstre hybride est extrêmement contagieux et il peut transmettre son état par une simple morsure. Délivrer un loup-garou est particulièrement délicat, car il faut lui tirer une goutte de sang, ce que refuse catégoriquement le métamorphosé. Certaines personnes d'un naturel pervers n'hésitent pas à franchir la barrière des espèces en provoquant volontairement cette transformation dans le but de connaître les amours lupines réputées incomparables. Rien d'étonnant donc que le mot *lupinar* tire sa lointaine origine de *lupus*. Si les loups-garous sont disparus de l'imaginaire tant rural qu'urbain, ce n'est pas parce que la science zoologique en a démontré l'inanité, mais parce la croyance en est devenue obsolète. Ne courant plus dans l'imaginaire, ils ne se faufilent plus dans nos chaumières.

En somme, le loup est si repoussant qu'il n'y a que le corbeau pour se repaître de sa dépouille, ce qui en dit long sur ce dernier, ironise Pastoureau. Mais est-il possible qu'il soit à ce point perdu de réputation qu'aucune rédemption ne lui soit permise ? Le croire serait méconnaître l'ambivalence et le manichéisme de la mentalité populaire. Une certaine conception romantique aime bien le portraiturer assis sur un monticule et hurlant les soirs de pleine lune, la très justement nommée soleil des loups. Il implore l'astre nocturne de lui rendre son ombre qu'elle lui a ravie. Une croyance populaire veut que son cerveau suive les cycles lunaires : augmentant ou s'amenuisant selon le cycle de la lune menteuse : croissant ou décroissant.

La mythologie ne l'a pas ignoré. Tous connaissent l'épisode fameux des jumeaux Remus et Romulus allaités par une louve, prototype de nombreuses histoires, dont certaines avérées, d'enfants-loups. Beaucoup de Romains s'interrogeaient, dubitatifs, sur la réalité de cet événement fondateur. Tite-Live, dans son *Histoire romaine*, se montre circonspect et réaliste : « D'après une autre version, Larentia était une prostituée connue parmi les bergers sous le sobriquet de *la Louve*. D'où l'origine de cette légende miraculeuse » (La Pléiade, p. 31). En Asie centrale certains peuples s'honoraient de descendre du loup. Dans la mythologie scandinave, il occupe avec le corbeau une place privilégiée et, à l'instar de ce dernier, on dévore également sa chair et on boit

son sang avant d'engager une bataille pour décupler son énergie meurtrière. Alors qu'à l'époque médiévale on a tenté d'éliminer les anthroponymes inspirés des corvidés, ceux qui sont issus du loup ont fleuri, et Pastoureau en dresse une liste éloquentes qui vaut autant pour la France que pour de nombreux pays. En voici quelques échantillons : Leloup, Dupanloup, Lupelli, Lopez, Dewulf, Wisko, MacIntire, etc. (p. 84). Fait intéressant, au moment même où tous ces anthroponymes se répandent, dans certaines sociétés et à certains moments particuliers, le loup, comme l'ours d'ailleurs, voit son nom frappé d'interdit. Cela peut se comprendre : connaître le nom de quelqu'un, voire dans ce cas-ci d'un animal, c'est le dominer en vertu du pouvoir contraignant de la parole. Dans son infinie sagesse, Dieu a pris grand soin de taire le sien aux hommes, sauf à Moïse.

L'auteur fait une distinction intéressante entre bestiaire et traité de vénerie. Le premier rassemble quantité d'animaux qu'il aborde sur le plan moral, alors que le second se fonde sur l'observation empirique, ce qui rend crédibles les observations colligées. À cet égard, les *Fables* de La Fontaine sont avant tout un bestiaire et il serait aventureux d'y aller chercher des éléments d'histoire naturelle. L'anthropomorphisme en règle le discours, les animaux vivants, se comportant et parlant le langage des hommes. Dans ses 240 fables, La Fontaine met en scène 125 animaux différents, sa préférence se portant sur le trio loup, renard et lion.

Michel Pastoureau atténue le discours souvent lénifiant des écologistes à l'endroit du loup. À ces derniers qui soutiennent de manière péremptoire et idéologique que les loups n'ont jamais représenté un danger pour l'homme (ce qui n'est pas tout à fait faux, mais mérite d'être nuancé), il oppose la masse des documents d'archives qui témoignent sans ambiguïté de la férocité de *canis lupus lupus*. À titre d'exemple, il évoque Paris envahie par les loups au cours des années 1421, 1423, et 1438. Sous Louis XIV (entre 1685 et 1710), « ils encerclèrent Paris à plusieurs reprises » (p. 105). Le sommet de cette sauvagerie fut atteint lors de l'affaire dite de La Bête du Gévaudan. Ce monstre sévit de 1763 à 1767, se livrant à 250 attaques, tuant entre 100 et 130 personnes, en blessant gravement 70 autres. Ce fut un paysan qui eut finalement raison de lui, Jean Chastel. La Bête s'en prenait prioritairement aux femmes et aux jeunes filles, effrayait moins les cochons et les vaches que les chiens louvetiers, ce qui parut étrange aux contemporains de cette grande peur.

De nos jours, le loup n'effraie plus guère. En Europe, on le réintroduit dans des territoires où il avait disparu au grand dam des bergers qui craignent pour leur cheptel ovin. Pastoureau se montre partagé sur cette question. Réintroduire un animal dans un milieu où il a disparu lui paraît une mesure artificielle, d'autant plus qu'elle est paradoxalement assortie d'un quota

de chasse pour éviter la surpopulation. Ce grand changement de mentalité passerait par la littérature, principalement celle destinée aux enfants où la tendance cherche à faire passer un animal tout de même dangereux pour un gentil toutou sous l'effet de la pensée magique. C'est à croire que les auteurs ont pris exemple sur saint François d'Assise qui a apprivoisé jusqu'à le rendre inoffensif le loup de Gubbio. Hélas ! comme le souligne Jean-Pierre Digard dans *L'Animalisme est un anti-humanisme* (voir *Rabaska*, vol. 18, 2020), c'est ignorer le propre de l'homme et le propre du loup, deux attitudes véhiculées en toute bonne foi par une idéologie au demeurant anti-humaniste. La pensée oscillante de l'esprit humain cherche à corriger un extrême par son contraire. Les deux auteurs emblématiques de cette réhabilitation sont, sans conteste, Rudyard Kipling (*Le Livre de la jungle*) et Jack London (*L'Appel de la forêt, Croc-Blanc*).

Le Québec n'a pas connu une telle commotion à propos du loup. Sous nos cieux plus cléments pour lui, et pour reprendre le titre du fort beau livre de Michel Folco (1995), « un loup est un loup ». Cela ne laisse pas entendre qu'il n'y eut pas parfois de cas problématiques, surtout dans le Grand Nord. Les contes et les légendes en véhiculent l'image telle qu'elle s'est formée en Europe, issue du bestiaire fantastique (loup-garou) ou du *Roman de Renart*, ce grand « roman de la faim » comme le souligne Michel Pastoureau (p. 64). Ysengrin apparaît invariablement niais devant un goupil qui abuse honteusement de son intelligence, mais demeure fidèle à son roi jusque dans l'adversité. *Le Catalogue raisonné des contes d'animaux* de Luc Lacourcière et Marguerite Low en proposera quelques types lors de sa parution prochaine (types 1 à 199).

Avec *Le Loup*, Michel Pastoureau nous fait voyager dans l'espace et le temps à travers mythes, contes, légendes et chroniques, révélant, si besoin était, un riche patrimoine sur un animal particulièrement intelligent et fascinant de qui on a tiré le plus fidèle ami de l'homme. Abondamment illustré en couleur sur papier glacé, largement documenté, ce livre imprimé sur deux colonnes est écrit dans un style dépouillé qui retient l'attention tant la matière est captivante. Contrairement à l'usage, l'iconographie offre un beau commentaire au texte. Cet ouvrage est l'un de ces beaux objets qu'on laisse traîner sur une table pour attirer le regard des visiteurs, fournissant ainsi l'occasion d'une agréable et instructive discussion. N'y a-t-il pas plus belle destinée pour un livre que de se prolonger et, partant, de vivre dans la parole partagée ? Voilà une opportunité qui m'a été offerte et je m'en réjouis.

BERTRAND BERGERON

Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean